

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Poèmes**

**Guy Giguère**

---

Volume 20, Number 2 (116), March–April 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60048ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Giguère, G. (1978). Poèmes. *Liberté*, 20(2), 39–48.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## Poèmes

Estuaire  
Oh ! mon bel estuaire !  
Des radeaux  
flottent entre tes jambes  
ivres de mots  
ivres de vie  
ivres de vivre

Et je ne vois  
plus personne sur les quais ;  
les corps boivent de ton eau  
à la dérive dans tes mots  
à la dérive dans tes flots

### L'infini

Pourquoi ai-je perçu l'infini  
l'infini  
dans ces yeux qui s'offraient ?

Ils me sont venus  
comme un regard sur le loin  
qui n'en finit plus de naître

Deux goélands bleus volaient vers moi

## Première neige

Je regarde par ma fenêtre  
et je vois l'hiver

Je sors pieds nus faire quelques traces  
Mon corps accumule les frissons  
De mes deux mains  
Je prends cette poudre blanche  
que je frotte à mon visage

Oh ! ma nouvelle peau !  
Oh ! ma nouvelle chair !

Mes frissons rient  
j'aurais besoin d'une tempête

## Eté

Quand le bleu du ciel jaune pèse  
la lourdeur du chaud  
fait fondre ma peau sur mes os mous

Du printemps à l'automne  
j'erre de fontaine  
en fontaine

J'ai besoin d'un frisson

Les mains de vagues  
ont des doigts de femme  
Le salin de leur peau  
éveille le goût  
leur tendresse achève bien les rochers

Je flâne dans les ports

La liberté y est retenue  
par des amarres

Petits bateaux,  
vous ressemblez à l'homme

Assis à la porte d'une goélette  
je file vers l'aube

Dans le noir,  
je sens le vent me faire le visage  
et je l'écoute  
me parler des odeurs et bruits du loin

Peu à peu,  
la lumière me donne des yeux

J'aime bien errer après minuit

Le noir de la nuit  
me vole les choses  
et je dois les retrouver

Assis sur un rocher  
le vent me nomme  
et je compte les vagues  
embêté, entre un rire et un pleur

Je parie qu'un sourire  
est plus vite qu'une larme

J'évite villes et villages  
Je les contourne par la grève  
Là-bas,  
il y a toujours un visage à une fenêtre

On a su que je promène  
mon enfance par la main

Ce matin,  
nous avons échappé aux tirs ;  
je sais qu'on nous recherche

J'allongeai mon corps  
Sur le sable d'une plage de Percé

La vague venait mourir  
dans mon oreille  
Elle me parlait du large

Quand le poète vous dira de le croire,  
ne le croyez pas ; à ce moment, il essayait  
de vivre à l'opposé de vous

Quand le poète vous dira de ne pas le  
croire, croyez-le ; à ce moment, il essayait  
de vivre comme vous

Je suis essoufflé

Que puis-je faire  
après avoir monté le Cap Tourmente ?

Sur la pointe des pieds,  
j'écris ton nom à l'encre de Chine  
sur la page blanche de la lune

De Hull à Sept-Iles,  
je marche la rive de mon pays

Tout le long,  
je lance des pierres plates  
qui font des bonds par-dessus les îles  
Tout le long,  
je détache les amarres  
et redonne les bateaux à la vague

La marée a sûrement éteint  
mon dernier feu de grève



Les enfants ont fait du soleil  
un cerf-volant  
Au coin des rues,  
les grands parlent de la dernière pluie  
Au cimetière,  
les squelettes jouent aux cartes  
sur le bord des trous  
Moi, je marche toujours sur le sable ;  
ma cigarette est bonne

Le temps ne vit que dans ma montre

Sur un banc de la Place d'Armes  
je me fais l'amour

Les gens errent  
dans les rues de ma ville  
On cherche la liberté  
de vitrine en vitrine

J'allais nu  
sans ma peau

Des chiens poursuivaient  
ce qu'il me restait de l'homme

J'avance  
des traces de pas de sable me suivent  
Je me retourne  
et je crie des mots dans le temps  
L'écho résonne dans ma mémoire

Je descends seul la rue Saint-Jean  
Mes pieds d'os  
s'usent sur le ciment  
On entend passer l'homme  
Les fenêtres des rues  
ferment leur lumière  
et la vie perd de son sens

Ça bougeait dans ma tête  
J'ai senti les contractions  
de ma mémoire  
Mon enfance se mit à crier ;  
je la croyais morte

Ses mots me rappelaient des rêves  
On a parlé de liberté